

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA MORT DE GUILLAU- MET

VERDIÉ, ANTOINE

Tragédie — 1868

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MADELON	81 répliques
GUILLAUMET	64 répliques
BERNAT	57 répliques
ANTOINE	35 répliques
BERTOUMIOU	25 répliques
RAMOUNET	11 répliques
SUZON	10 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	27

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ANTOINE *(sortant du moulin avec un sac vide sur le bras)*

Oui, je suis décidé... Je quitte de tout ce moulin ;
Ce que j'y vois je me lasse à la fin ;
Je veux leur faire voir, n'étant pas de la cave,
Qu'on e me traite pas comme on traite un esclave.
Comment ! Depuis trois mois pas un mot de douceur, 5
Et chacun m'assaillit de sa mauvaise humeur.
Ces mauvais traitements me donnent lieu de croire
Que dans cette maison je suis la bête noire ;
Mais puisque c'est ainsi, n'y pouvant plus tenir,
Pas plus tard que demain je prétends en sortir. 10
À prendre ce parti j'aurais bien moins de presse
Si je n'étais grondé que par notre maîtresse ;
Mais souffrir qu'un valet me fasse aller au pas,
C'est un peu trop vexant, cela ne se peut pas.
Je ne puis revenir de son impertinence, 15
Lui de qui j'attendais de la reconnaissance :
Après l'avoir soustrait aux horreurs de la faim,
Et l'avoir bonnement introduit au moulin,
Il ose à mon égard agir d'un ton sévère,
Et me fait chaque jour supporter sa colère ; 20
Il a même le front d'oser me menacer
Qu'il n'a qu'à dire un mot pour me faire chasser.

Il faut que Madelon, d'accord avec ce traître,
Lui donne le pouvoir de commander en maître.
Ah ! Ce n'est plus le temps qu'il vint sur mon chemin, 25
Rongé par la misère, et, d'un air patelin,
Me dire avec respect : Ah ! Mon ami, de grâce,
Daignez pour quelque emploi me trouver une place,
Veuillez avoir égard à ma position,
Et je vous saurai gré d'une telle action. 30
Pas mal ! Dès qu'il me voit c'est tout comme une rage :
Où vas-tu ? Que fais-tu ? Voyons, marche à l'ouvrage !
Il me gronde sans cesse, et le grand bruit qu'il fait
M'empêche mainte fois d'entendre le traquet.
Ceci n'est pas le tout, je gage que le drôle 35
En lui parlant d'amour rend la bourgeoise folie.
Je ne la connais plus, elle semble un lutin,
Et me mène aussi dur que ce maudit faquin.
Mais j'en aurai raison, ou le diable m'emporte,
Et si je sors d'ici, je prétends qu'il en sorte; 40
Je veux lui faire voir à cet original.

SCÈNE II

Antoine, Guillaumet.

GUILLAUMET

De qui donc parles-tu ?

ANTOINE

Je parle... du cheval.
Vous savez que lundi cette méchante bête
En traversant le pont me fit rompre la tête ; 45
Or vous devez penser que, sentant la douleur,

Je dois avec raison conserver de l'humeur.

GUILLAUMET

Voilà ce qui s'appelle avoir du caractère,
Et savoir à propos conserver sa colère :
À cause que Monsieur s'est fait un peu de mal, 50
Il voudrait de sang-froid voir mourir le cheval.

ANTOINE

Je sais qu'il n'est pas bien d'avoir de la rancune
Contre un pauvre animal qui n'en conserve aucune ;
Mais si je vous disais que je vous en veux fort,
Croyez-vous franchement que j'aurais tout le tort ? 55
Voyons, répondez-moi, vous dont l'impertinence
Sais si bien tenir lieu de la reconnaissance ;
Vous de qui le bonheur dépend de ma bonté,
Et que j'aurais bien dû n'avoir point écouté ?
Ingrat ! N'est-ce pas moi qui, d'un cœur trop sensible, 60
Pour te faire du bien ai fait tout mon possible ?
N'as-tu pas des remords dans le fond de ton cœur,
D'agir de la façon envers ton bienfaiteur ?
Va, je crois que chez toi c'est péché d'habitude
Do payer les bienfaits par de l'ingratitude. 65

GUILLAUMET

Écoute, sais-tu bien que depuis quelques jours
Tu me casses la tête avec tes sots discours ?
Tu viens me reprocher que c'est à ta prière
Que je dois le bonheur de servir la meunière ;
Que c'est par ton canal que je suis au moulin, 70
Et que, grâce à tes soins, je mange un peu de pain ?
Je crois à ton égard avoir rempli ma tâche.

Va, j'ai su remarquer que tu n'étais qu'un lâche,
Qui, sous le faux rapport de me faire du bien,
M'avais conduit ici pour n'y faire plus rien.

75

ANTOINE

Je n'ai jamais pensé qu'à l'égard de l'ouvrage,
On pouvait de tes bras tirer grand avantage ;
Lorsque je t'aperçus, je dis en te voyant :
S'il est dans cet état, ce n'est qu'un fainéant.

GUILLAUMET

J'avais eu des malheurs.

80

ANTOINE

Ce n'est qu'une défaite.
Jouissant comme toi d'une santé parfaite,
On ne m'eût jamais vu mendier des secours,
Ni fatiguer les gens par de dolents discours.
Mais, craignant du travail la pénible disgrâce,
Tu ne rougissais pas de porter la besace.
Va, mille comme toi se trouvent malheureux,
Quand ils ont le défaut d'être des paresseux.

85

GUILLAUMET

C'est trop m'apostropher, et ton impertinence
Pourrait bien à la fin lasser ma patience.

90

ANTOINE *(s'approchant de Guillaume)*

Je parle avec raison; oui, tu n'es qu'un câlin,
Qui n'es pas dans le cas de moudre un sac de grain.

GUILLAUMET *(lui donnant un soufflet)*

Tiens, maudit insolent, serre ça dans tes poches.

(Il jette son sac et veut se déshabiller.)

ANTOINE

Ah ! Tu te prends des airs de donner des taloches ?
Allons, allons, voyons, il faut y faire un peu,
Et puis nous allons voir lequel aura beau jeu.

95

SCÈNE III

Antoine, Guillaumet, Madelon.

MADOLON

Quel est donc ce sabbat ? D'où vient ce tintamarre ?
Pour vous mettre d'accord, faut-il prendre une barre ?
Voyons, Messieurs, parlez : d'où vient ce carillon ?
Il vous faut sur-le-champ m'en dire la raison.“»

100

ANTOINE

Je vais vous dire tout, tenez, notre maîtresse...

MADOLON

Tais-toi !

GUILLAUMET

C'est un coquin qui m'insulte sans cesse.

MADOLON

Oh ! Je sais qu'il a tort ; c'est un mauvais sujet
À qui je saurai bien abattre le caquet.

105

ANTOINE

Faites-moi, s'il vous plaît, le plaisir de m'entendre,
Car, avant de juger, faut-il encor comprendre.
Vous dites que j'ai tort ; mais voyez donc mes yeux,
Il me les a pochés.

MADOLON

Il a bien fait ; tant mieux !

110

ANTOINE

Ah ! Puisqu'il a raison, je n'ouvre plus la bouche ;
Mais il n'est pas moins vrai qu'ici je vois tout louche.

MADOLON

Voyons, que veux-tu dire en parlant sur ce ton ?

ANTOINE

Moi, je ne dis plus rien ; je dis qu'il a raison,
Que vous le soutenez, et qu'en voilà de reste
Pour me mettre hors d'état de pouvoir faire un geste.

115

GUILLAUMET

Tu feras, ma foi, bien ; car, étant en courroux,
J'ai la démangeaison de t'assommer de coups.

ANTOINE

Ah ! Mon Dieu ! Craignez donc monsieur le redoutable !
À l'entendre, on dirait que c'est Robert le Diable.
Crois-tu me faire peur, dis donc, mauvais capon ?

120

GUILLAUMET *(allant vers Antoine)*

Ah ! C'en est trop !

MADOLON *(le retenant)*

Eh bien !

GUILLAUMET

Sortez-vous, Madelon !

MADOLON

De grâce, finissez de faire ce tapage.
Et toi, maudit vaurien, va-t'en à ton ouvrage.

125

(Il ramasse le sac, et menace Guillaume en s'en allant.)

ANTOINE *(à part)*

Ils sont tous deux d'accord, et je vois le mic-mac ;
Mais, puisque c'est ainsi, je vais prendre mon sac.
Retournons au moulin.

GUILLAUMET

Voyez, il me menace.

130

SCÈNE IV

Guillaumet, Madelon.

MADELON

À quoi bon l'écouter ? Il faut lui faire grâce :
Vous devez bien savoir qu'il est pauvre d'esprit,
Et que l'on perd son temps d'écouter ce qu'il dit.

GUILLAUMET

C'est que, voyez-vous bien, la colère m'emporte
Quand j'entends ce maraud me parler de la sorte.

135

MADELON

Veuillez pour un moment suspendre ces discours,
Et parlons, s'il vous plaît, un peu de nos amours.
D'abord, je veux savoir si vous serez aimable,
Et si l'hymen pour vous n'a rien d'épouvantable.

GUILLAUMET

J'ignore ce que c'est qu'un semblable lien,
Et mon coeur est trop neuf pour parler de l'hymen ;
Ne l'ayant point connu, je ne puis vous répondre,
Et l'on peut sur ce point aisément me confondre.
Mais ce que je sais bien, c'est qu'il me serait doux
De jouir du bonheur de me voir votre époux.

140

145

MADELON

Prenez garde, Martin ! Je suis capricieuse,
Je me fâche souvent, parfois je suis boudeuse,
Vive comme un salpêtre, et d'un entêtement

Qui, je vous réponds bien, n'est pas du tout plaisant ;
Il faut tout me céder ; et, de plus, je suis veuve.

150

GUILLAUMET

Me diriez-vous cela pour me mettre à l'épreuve ?

MADELON

Non, mais faut-il encor de la sincérité,
Et rien n'est aussi beau que la naïveté.
Pour moi, je n'entends point que mon mari me dise :
Si j'avais su cela, je ne t'aurais point prise.

155

GUILLAUMET

Mais je ne pense pas avoir à supporter
Le nombre des défauts qu'il vous plaît d'inventer ;
Un coeur tel que le vôtre est exempt de malice,
Et vous en soupçonner serait une injustice.

MADELON

Vous voulez me flatter.

160

(Il la menace de la main sans qu'elle s'en aperçoive.)

GUILLAUMET

Je dis la vérité.
Votre ton de douceur, votre amabilité,
Cet heureux enjouement qui vous rend agréable,
Ne me font voir en vous qu'une personne aimable.
Je suis plus que certain qu'à l'égard d'un époux,
Vous ne sauriez jamais vous montrer en courroux.
D'ailleurs, si vous vouliez agir do violence,

165

Alors...

MADELON

Eh bien ! Alors ?

GUILLAUMET

Je prendrais patience. 170
Un mari, selon moi, ne doit point raisonner
Quand il voit que sa femme est en train de prôner.
Je vous vois de l'humeur ? Et, bien ! Je me retire;
Sans vous contrarier, je vous laisse tout dire ;
Et lorsque j'aperçois que vous criez moins fort, 175
Je m'approche de vous, avouant que j'ai tort.
Vous me voyez craintif, vous devenez plus tendre ;
Je vous donne un baiser que vous daignez me rendre,
Je m'accuse l'auteur de vos emportements,
Et nous faisons la paix comme de vrais amants. 180

MADELON

Voilà, mon cher ami, comme il vous faudra faire
Si vous voulez trouver le moyen de me plaire ;
Pour moi, je vous promets de vous aimer toujours.
Mais puis-je bien compter sur un pareil discours ?
Les hommes sont trompeurs, et mon expérience 185
Fait que je dois avoir un peu de méfiance.

(À part.)

(Haut.)

GUILLAUMET

Je crois qu'elle a raison.
Me soupçonneriez-vous ?

MADELON

Non, mais on craint toujours quand on prend un époux.

GUILLAUMET

Quoi ! S'il vous plaît parfois de prendre un ton sévère, 190
De faire un peu de bruit, de vous mettre en colère,
Croyez-vous bonnement que, pour vous apaiser,
Je sois assez hardi d'oser vous maîtriser ?
Non, je souffrirai tout, seriez-vous plus méchante !
Vous voyez que l'hymen n'a rien qui m'épouvante. 195

MADELON

À ces conditions je vous donne ma main.
Oui, nous serons époux pas plus tard que demain.

GUILLAUMET

Ma chère Madelon, vous me rendez la vie !
Oui, j'éprouve déjà dans mon âme ravie
Que c'est à vos bontés que je dois mon bonheur, 200
Puisqu'on ne voit en moi qu'un simple serviteur.
Je n'ai, vous le savez, ni parents, ni fortune,
Mais il m'eût été doux de vous en offrir une.
Vous me faites haïr le sort qui m'a proscrit.

MADELON

Je n'ai besoin de rien, votre coeur me suffit. 205

On n'a pas besoin d'or quand on a du mérite,
Et ce métal vaut moins qu'une bonne conduite.

GUILLAUMET

Je ne sais que répondre à ce discours flatteur ;
Mais il sera gravé pour toujours dans mon coeur.
Pardon, je me retire et vais voir à l'ouvrage ;
Car ce méchant brutal n'aura rien fait, je gage.

210

MADELON

À propos ! Avec lui j'ai besoin de causer.

(À part.)

GUILLAUMET

Je vais l'en prévenir...
Bon ! C'est pour le chasser.

SCÈNE V

(Elle fait un geste vers le moulin.)

MADELON (seule)

On aura beau prêcher que c'est une folie ;
En dépit des jaloux, demain je me marie.
Le parti me convient, c'est un charmant garçon ;
Ainsi, c'est ce qu'il faut pour régler ma maison.
Il n'est pas naturel qu'une femme, à mon âge,
Pour plaire à bien des gens reste dans le veuvage.
Chacun ressent son mal, et, si je prends Martin,
C'est que j'ai grand besoin qu'il veille à mon moulin.

215

220

À parler franchement, j'étais bien décidée
De ne point contracter un second hyménée ;
Mais cela va si mal que je n'y puis tenir, 225
Et depuis bien longtemps je ne fais que languir.
À toujours vivre ainsi je ne puis me résoudre.
Un moulin que j'ai vu ne pas cesser de moudre,
Je le vois maintenant ne faire presque rien ;
Or, je donne à penser si je m'en trouve bien. 230
Non, non, dès aujourd'hui je ne veux plus qu'il chôme,
Et, pour le faire aller, je veux me prendre un homme.

SCÈNE VI

Madelon, Antoine.

ANTOINE

Me voici.

MADOLON

C'est fort bien. Écoute, mon garçon :
Peut-être diras-tu que je n'ai pas raison ; 235
Mais il n'est pas moins vrai qu'il faut que je te dise...

ANTOINE

Que de me renvoyer vous faites la sottise ?
À prendre mon parti je suis tout décidé,
Car j'attendais de vous un pareil procédé.

MADOLON

Oh ! Tu me fais injure en parlant de la sorte ; 240
Je n'ai jamais pensé de te mettre à la porte.

Ce n'est pas pour cela que je t'ai fait venir ;
C'était pour te prier de vouloir me servir.

ANTOINE

Puisqu'il en est ainsi, voyons, que faut-il faire ?

MADELON

Aller à Blanquefort me chercher un notaire.

245

ANTOINE

Auriez-vous le dessein de faire un testament ?
Il est vrai que la mort vous tient subitement ;
Ainsi vos héritiers loueront votre conduite,
Si vous partez un jour par une mort subite.

MADELON

Moi, faire testament ! Mais tu veux plaisanter ?
Si je veux un notaire, eh ! C'est pour contracter.

250

ANTOINE

Ah ! J'y suis à présent : vous mettant dans la blouse,
Martin de votre coeur triomphe et vous épouse ;
Et moi, comme un benêt, par ma discrétion,
Je vois cet ostrogoth me souffler le pion.
Convenez avec moi que c'est un peu terrible...
Comment donc, vous riez ! Mais ce n'est pas risible.

255

MADELON

On n'y saurait tenir ; ton aveu me surprend.
Mais non, sans plaisanter, m'aimes-tu franchement ?

ANTOINE

Fort bien, amusez-vous ; la question est drôle ! 260
Je le disais tantôt : bien sûr, vous êtes folle.
Douter de mon amour ! Ah ! Oui, je vous aimais,
Ingrate ! C'est bien plus, car je vous adorais.
Mon coeur brûlait pour vous, dans une douce attente,
Comme s'il eût été dans de l'huile bouillante. 265
J'en perdais la raison, la nuit comme le jour,
Sans cesse tourmenté de mon fatal amour.
Je n'étais plus à moi, j'avais perdu la tête,
Et, depuis ce temps-là, je suis comme une bête.

MADELON

Pourquoi t'avises-tu d'agir de la façon? 270
De m'aimer sans motif tu n'avais pas raison.

ANTOINE

Des motifs, j'en avais : votre douceur traîtresse
Avait su m'inspirer cette fatale ivresse ;
Vos regards, vos soupirs semblaient me l'ordonner ;
Tout en vous me disait qu'il fallait vous aimer. 275
Vous me disiez souvent, d'une voix attendrie :
Antoine, mon ami, faites ça, je vous prie ;
Prenez garde surtout de vous faire du mal,
Car vous seriez contraint d'aller à l'hôpital...
Était-ce de l'amour ? Osez vous en dédire ! 280

MADELON

Tu te trompais, mon cher ; je disais ça pour rire.

(Il lui montre le bonnet, et le jette a terre avec fureur.)

(Il veut le fouler aux pieds, réfléchit, et le ramasse.)

ANTOINE

Non, non, sans être fin, je m'y connais un peu ;
De vos deux yeux fripons je remarquais le jeu.
Je me souviens encor du jour du grand orage,
Et ne prends pas cela pour être un badinage. 285
Vous rappelez-vous bien que, tremblante d'effroi,
Vous vîntes, dans la peur, vous accrocher à moi,
Puis, me serrant le corps en détournant la tête,
Vous disiez : Ah ! Mon cher, quelle horrible tempête !
Je frissonne de peur ; la foudre, les éclairs, 290
Semblent, dans ce moment, confondre l'univers :
Antoine, mon ami, la frayeur me transporte ;
Ne m'abandonne pas, je suis à moitié morte...
En fallait-il de plus pour me rendre amoureux ?
Pouvions-nous de plus près nous toucher tous les deux ? 295
Non ; dès ce même instant je sentis dans mon âme
Pétiller le tison d'une amoureuse flamme.
Vous souvient-il encor du jour de carnaval
Où d'avoir trop mangé je me trouvai si mal ?
Eh bien ! N'est-ce pas vous qui, craignant pour ma vie, 300
Me fîtes avaler un verre d'eau-de-vie ?
Rappelez-vous le jour où, venant du château,
J'eus l'imbécillité de culbuter dans l'eau ;
Trempé comme un canard, je vins, l'âme accablée.
De voir mon triste état vous parûtes troublée. 305
Pour sécher mes habits, vous mîtes aussitôt
En travers des chenets la moitié d'un fagot.
Que devais-je penser en cette circonstance ?
Devais-je prendre ça pour de la complaisance ?
Non ; je voyais alors aussi clair que le jour 310
Que ces bons procédés n'étaient que de l'amour.

Il me souvient encor que, la même semaine,
 Vous me fîtes cadeau de ce bonnet de laine.
 Tiens, funeste présent, toi qui sus m'enflammer...
 Non, je le garde encor, de peur de m'enrhumer.

315

MADÉLON (*riant*)

Comment diable as-tu fait pour fourrer dans ta tête
 Que j'avais le dessein de faire ta conquête,
 Toi qui, depuis deux ans près de moi, comme un sot,
 En matière d'amour ne m'a jamais dit mot ?

ANTOINE

Ô cruel désespoir ! Ô funeste silence !
 Écoutez, Madelon, à présent que j'y pense...
 Il en est encor temps, rien ne peut vous presser ;
 Et si vous le voulez, nous allons commencer.

320

MADÉLON

Mon cher, il est trop tard : ma parole est donnée,
 Et, par égard pour toi, j'en suis vraiment peinée.
 Mais tu dois bien penser qu'une femme d'honneur
 Doit tenir sa parole en promettant son coeur.

325

ANTOINE

Je sais bien que jadis c'était assez l'usage
 De tenir sa promesse en fait de mariage ;
 Mais aujourd'hui, fi donc ! Pour mieux faire son choix,
 Avant de s'engager on se promet cent fois.
 Or, vous pouvez fort bien suivre cette méthode,
 Puisqu'en France et partout c'est la nouvelle mode.
 D'ailleurs, écoutez-moi ; parlons peu, parlons bien.

330

Qui sait si mon rival n'est pas un grand vaurien, 335
Un vil aventurier, un enjôleur, un drôle,
Qui d'un homme de bien prétend jouer le rôle ?
Si j'en crois mes soupçons, c'est un mauvais sujet
Qui de vous rendre dupe a formé le projet.
Tout simple que je suis, je connais les affaires, 340
Et je ne sais pas trop s'il ne sort des galères.

MADOLON

Antoine, finissons ; je dois te prévenir
Qu'un semblable discours ne peut me convenir :
Il est permis d'avoir un peu de jalousie,
Mais on ne porte pas si loin la calomnie. 345

ANTOINE

Ce que je vous en dis c'est dans votre intérêt.
Je le répète encor, c'est un mauvais sujet,
Un homme sans aveu, qui, bien sûr, se déguise,
Et, par-dessus tout ça, gueux comme un rat d'église.
Croyez-moi, renoncez à cet aveu fatal. 350
Songez qu'en fait de bien je ne suis pas fort mal.
Sans vouloir me vanter, vous savez que ma mère
Possède à Caudéran près d'un journal de terre.

MADOLON

Un journal, ce n'est rien.

ANTOINE

Ce n'est pas le Pérou, 355
Mais cela vaut bien mieux que d'être sans le sou.
Le terroir en est bon ; ma mère, chaque année,

Tire pour vingt écus de pieds de chicorée,
Des citrouilles, des choux, quantité de melons
Qui, chose rare ailleurs, sont chez nous toujours bons, 360
Des raves, du persil, brocolis et patates,
Dos oignons, des piments, jusques à des tomates.
Or, vous devez penser que, quand elle mourra,
Comme étant son enfant, ce bien me restera.
Eh bien ! Qu'en dites-vous ? 365

MADOLON

Que je tiens ma promesse,
Et que tu peux ailleurs te faire une maîtresse.

(Il sort avec précipitation, et s'arrête devant le moulin.)

(Il sort sur le pont.)

ANTOINE

Ingrate ! C'en est fait, oui, je vais vous quitter !
Près de deux mauvais coeurs je ne veux plus rester.
Mais avant de partir je veux vous satisfaire, 370
Je vole à Blanquefort vous chercher un notaire ;
Je veux être témoin d'une affreuse union
À qui je veux donner ma malédiction.
Oui, je serai vengé d'un coeur tel que le vôtre.
Je veux qu'avant huit jours, mécontents l'un de l'autre, 375
La discorde se mêle au milieu de vous deux,
Et rende votre hymen un esclavage affreux.
Et toi que les enfers ont vomi dans leur rage,
Viens dans mon désespoir contempler ton ouvrage ;
Viens posséder ce coeur que tu m'as su ravir ; 380
Il est digne du tien : vous pouvez les unir.

SCÈNE VII

Madelon, Guillaumet.

GUILLAUMET

Ma chère Madelon, faites-moi donc comprendre
D'où viennent les propos qu'Antoine fait entendre ;
Pourquoi s'emporte-t-il ? D'où vient cette fureur ?

MADELON

Je vais vous dire tout : Antoine a de l'humeur.

385

GUILLAUMET

Convenez avec moi que c'est abominable.
Cet homme chaque jour devient insupportable.
Mais, à ce qu'il paraît, vous le voulez ainsi,
Car je ne sais pourquoi vous le gardez ici.

MADELON

Mon cher, dans ce moment le pauvre diable enrage.
J'ai voulu lui parler de notre mariage ;
Il m'a dit tout d'abord d'un ton original :
Allez dire à Martin que je suis son rival,
Et que, si de trop près je sais qu'il vous approche,
Dans le travers du corps je lui passe la broche.
Il n'a pas dit tout ça, mais c'était approchant.

390

395

GUILLAUMET

J'abaisserai le ton de cet impertinent.
J'ignore cependant si vous êtes complice,
Et si pour m'abuser vous usez d'artifice.

Ma chère Madelon, daignez me rassurer :
D'un tendre et pur amour que faut-il espérer ?

400

MADOLON

Martin, ne craignez rien, je n'ai qu'une parole,
Et j'ai su mépriser les discours de ce drôle.

GUILLAUMET

Ah ! Que vous me sortez d'un pénible embarras
A-t-il appris de vous que vous ne l'aimiez pas ?

405

MADOLON

Mais très certainement : c'est ce qui le dépîte ;
Contre vous, contre moi, voilà ce qui l'irrite ;
Il s'emporte, il menace et crève de dépit,
Parle à tort, à travers, sans savoir ce qu'il dit ;
Il est au désespoir, étouffe de colère,
Et va, pour se venger, nous chercher le notaire.
Ainsi, pour accomplir des noeuds aussi charmants,
Aujourd'hui, sans manquer, j'attends tous mes parents.
Allons, je vais rentrer. Vous, veuillez, je vous prie,
Passer chez le voisin qui touche à la prairie ;
Dites-lui d'apporter trois ou quatre chapons,
Des poulets, des canards, et de plus deux dindons ;
Je veux que tous mes gens chez moi fassent bombance,
Et qu'ils ne disent pas que jo crains la dépense.
Allez, mon bon ami.

410

415

420

GUILLAUMET

Que ce mot est divin !
Ma chère Madelon !...

(Elle rentre au moulin.)

MADOLON

Allez, mon cher Martin.

SCÈNE VIII

GUILLAUMET *(seul)*

Il faut en convenir, ma vie est agréable :
Je me lève du lit et vais me mettre à table ; 425
La meunière m'adore, et veut absolument
Que je sois son époux. Mais rien n'est plus charmant.
Comme j'ai donc bien fait d'abandonner Mariotte,
Et puis cette Suzon, cette petite sotte
Qui croyait bonnement que j'étais assez fou 430
De la prendre pour femme en n'ayant pas le sou !
Non, non ; si je fais tant que d'en épouser une,
Je veux qu'elle ait au moins quelque peu de fortune.
La meunière a du bien ; ainsi, sans balancer,
Je suis tout résolu de vouloir l'épouser. 435
Différer plus longtemps, cela pourrait me nuire,
Car quelqu'un par hasard pourrait fort bien l'instruire ;
Et je ne sais pas trop, parlant de bonne foi,
Si, me connaissant bien, elle voudrait de moi.
Ah ! Pauvre Guillaumet, ta mauvaise conduite 440
Ferait qu'à bon marché tu n'en serais pas quitte.
Mais pourquoi craindre donc ? Je suis plus que certain
De n'être point connu sous le nom de Martin.
Allons, sachons toujours agir avec adresse,
Et ne nous occupons que de notre maîtresse. 445

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MADELON *(seule)*

Allons, c'est convenu ; pas plus tard que demain,
On me donne le nom de Madame Martin.
Il faut en convenir, c'est une rude épreuve
Qu'une femme à trente ans puisse demeurer veuve.
Pour moi, je soutiendrai que la plus dure loi
Est de se voir toujours tête à tête avec soi.
N'avoir point de mari ! Mais rien n'est plus maussade,
Et je voyais l'instant que j'en tombais malade.

450

SCÈNE II

MADELON, GUILLAUMET.

MADELON

Ah ! Vous voilà, mon cher ? Eh bien ! Notre voisin,
Qu'a-t-il dit ?

455

GUILLAUMET

Que bientôt il serait au moulin.
À peine ai-je parlé de notre mariage,

Qu'il a pris son couteau. Ça semblait un carnage :
Les chapons, les poulets, les canards, les dindons,
Les poules et les coqs tombaient par escadrons.

460

MADELON

C'est avoir un bon coeur.

GUILLAUMET

Oh ! Dur comme une enclume ;
Car ils sautaient encor qu'il arrachait la plume.
Enfin vous aurez ça, m'a-t-il dit, pour ce soir.
Mais parlons des parents ; je brûle de les voir,
D'aller au-devant d'eux déjà tout me pétille,
Et je sens à mon coeur que j'aime la famille.

465

MADELON

Soyez sûr, mon ami, qu'ils sont tous en chemin.
Eh ! Tenez, justement j'aperçois mon cousin.

SCÈNE III

Guillaumet, Madelon, Bernat.

MADELON

Bonjour, mon cher Bernat.

470

BERNAT

Vonjour.

(À Madelon.)

GUILLAUMET *(à part)*

Ah ! Misérable !

Pardon, je vais rentrer pour vous mettre la table.

MADOLON

Quoi ! Vous ne dites rien à mon cousin Bernat ?

(Il rentre.)

GUILLAUMET

Bonjour, mon cher, bonjour.

475

(Il recule de surprise, croyant voir Guillaumet.)

BERNAT

Ah ! Satre d'un sab[b]at !

SCÈNE IV

MADOLON, BERNAT.

(Bernat, pendant un moment, va vers le moulin et revient troublé ; il ne peut se contenir ; Il a un gros bâton duquel il frappe.)

MADOLON

Eh bien ! Qu'avez-vous donc ? D'où vient cette surprise ?

(À part.)

(Haut.)

BERNAT

Moi ? Je n'ai rien... C'est lui, le diable me défrise !
C'est lui, conténons-nous... Comment ba la santé ?

MADOLON

Bien. Mais d'un trouble ici je vous vois affecté ;
Qui pourrait le causer ? Serait-ce ma présence ?

480

(À part.)

(Haut.)

BERNAT

Je ne suis point troublé ; c'est que, bois-tu, je pense...
Oh ! C'est lui, j'en suis sûr...
que tu bas épouser...

MADOLON

Pas plus tard que demain je vous ferai danser.

485

BERNAT *(moins troublé)*

Et dis-moi, le parti paraît-il conbénable ?

MADOLON

C'est un charmant garçon, et, de plus, fort aimable.

BERNAT

Le praube ! Je le plains.

MADELON

De quoi le plaignez-vous?

BERNAT

C'est qu'il a le malhur de débénir époux. 490
Il ne sait pas encor sonque c'est qu'une femme ;
Il ignore qu'il perd le repos de son âme.
Mais moi qui suis ici, je ne puis pas nier
Que le plus grand malhur est de se marier.

MADELON

Écoutez, mon cousin, je connais votre histoire ; 495
Mais, malgré tout cela, je vous prierai de croire
Qu'en dépit des méchants, la plupart des époux
N'ont pas le même droit de parler comme vous.

BERNAT

Ça se put. Je conbiens que la femme est un ange ;
Mais moi, je sens l'endroit où cela me démange. 500
D'ailleurs, laissons ça là.

MADELON

Nous ferons beaucoup mieux.
D'autant plus, à quoi bon disputer en ces lieux ?
Il est plus naturel de parler mariage,
Puisqu'un second hymen dès aujourd'hui m'engage. 505
Ainsi, mon cher Bernat, je vous ai fait venir
Non pour nous quereller, mais pour nous divertir.

BERNAT

D'avord, je te prébiens, je n'aime pas la danse ;
Mais je bux du futur faire la connaissance.
Est-il atsent, présent ?

510

MADELON

Il est dans le moulin.

BERNAT

Dis-moi, quel est son nom ?

MADELON

Il se nomme Martin.
Vous l'avez déjà vu ; mais, comme il est affable,
Il est d'abord rentré pour préparer la table.
C'est ce joli garçon qui vient de s'en aller.

515

(À part.)

(Haut.)

(À part.)

(Haut.)

BERNAT

Martin ? Ce n'est pas lui...
Je boudrais lui parler.
Ça doit être braiment une vonno personne.
C'est put-être un faux nom quo le coquin se donne.

520

Madélon, pourrais-tu me le faire benir ?
En ton atsence ici je bux l'entréténir,

MADOLON

Oui, pour lui faire peur touchant le mariage ?
Vous êtes un méchant ; et voyez-vous, je gage
Que de l'en détourner vous avez le projet.

525

BERNAT

Si je prétends le boir, c'est dans ton intérêt.
Jo bux l'interroger, et connaître à sa mine
Si c'est sonqu'il te faut, entends-tu, ma cosine ?
Ainsi tu sens fort vien que ce n'est pas pour moi,
Que ce n'est purement que par vonté pour toi.

530

MADOLON

De vos intentions je vous suis obligée,
Et de toute ma peur je me sens dégagée;
M'en rapportant à vous, je vais le prévenir ;
Mais ne me trompez pas.

BERNAT

Non, fais-le-moi bénir.

535

SCÈNE V

(Il s'anime par degrés.)

(Il semble le frapper de son bâton et reste en position.)

BERNAT *(seul)*

Me serais-je trompé ? Serait-ce une méprise ?
L'ai-je bien reconnu, malgré qu'il se déguise ?
Oui, je suis assuré que c'est ce scélérat,
Pourquoi dans ce moment, je sens mon coeur qui vat.
Je sens renaître en moi cet esprit de bengeance 540
Qui depuis vien longtemps me débore en silence.
Ma rage se rallume, et ma juste furur
Semvle de tous mes maux bouloir punir l'autur.
Oui, je me longerai ; oui, monstre avominavle,
Ma main saura punir les etcès d'un coupavle ; 545
Mon vras dans ce moment est prêt à me serbir ;
Sous ses coups redouvlés je bux t'anéantir.
Biens, n'appréhende pas de paraîtra à ma bue ;
Montre-toi, hagavond, et Bernât, zap, te tue.

SCÈNE VI

BERNAT, en posture; GUILLAUMET, la figure enfarinée.

(À Bernat, qui le fixe sans quitter son altitude.)

(Ici Bernat, après l'avoir fixé un moment sans lui répondre, fait trois ou quatre pas sur le côté, et semble ruminer avec les bras croisés.)

(À part.)

GUILLAUMET *(effrontément et sans être entendu de Bernat)*

Allons, ne craignons rien, je sais qu'il est capon, 550
Je le ferai trembler en lui montrant du front ;
D'ailleurs, je le connais, c'est une bonne bête.
Eh bien ! Maître Bernât, nous voici donc de fête.

Vous voulez, m'a-t-on dit, me parler en secret ?
Il ne me remet plus.

555

(Haut, en s'approchant.)

BERNAT *(à part)*

Ce n'est pas Guillaumet.
Je boulais bous parler concernant ma cosine.
Mais d'où bient que bos yux sont remplis de farine ?
Je pense que cela doit bous importuner ;
Boulez-bous mon mouchoir ? Je bais bous le donner.

560

GUILLAUMET

Ah ! Vous êtes bien bon, je vous en remercie ;
Nous autres, voyez-vous, c'est comme une manie,
Nous ne saurions aller sans être farineux.

BERNAT *(à part)*

C'est bien la même boix qu'abait ce maudit gueux.

(Haut.)

(À part.)

BERNAT

Enfin, bous disiez donc ?...
Je ne sais que lui dire.

565

GUILLAUMET

Il craint de me parler ; c'est ce que je désire.

BERNAT

Dites-moi, s'il bous plaît, quel est botre pays ?

GUILLAUMET

Je suis d'un petit bourg à côté de Paris.

BERNAT

Comment bous nommez-bous ?

570

GUILLAUMET

Martin-René Lavergne.

BERNAT

Bous m'abez vien tout l'air d'un Parisien d'Aubergne ;
Bous seriez un mentur d'oser le soutenir,
Pourquoi dans cet endroit on ne fait pas un cuir ;
Mais bous, à chaque mot, bous en faites d'une aune,
Et bous parlez français comme je le raisonne.

575

GUILLAUMET

Bernat, vous me manquez.

BERNAT

Ça, ce n'est rien du tout ;
Oh ! Tu n'as pas tout bu, je ne suis pas au vout.

(À part.)

(Haut.)

GUILLAUMET

Me reconnaîtrait-il ?...

580

- Quel étrange langage !

Expliquez-vous, Bernat ; serait-ce un badinage ?

BERNAT

Je te connais, coquin, et ton déguisement

Ne put te dérover à mon uil clairboyant.

GUILLAUMET *(avec colère, fait reculer Bernat)*

Qu'appellez-vous coquin ! D'où vient cette menace ?

585

Avez-vous bien le front de me le dire en face ?

Pour qui me prenez-vous ? Je ne sais qui me tient

De vous pulvériser, et vous réduire à rien.

(Il fait reculer Guillaumet, et se met en tolère par degrés.)

BERNAT

Mais écoutez-moi donc ! je me trompe put-être;

C'est que, boyez-bous vien, je crois bous reconnaître.

590

Comment ! Ce n'est pas bous qu'on nomme Guillaumet,

Et qui bîntes chez moi portur d'un grand plumet,

D'un havit de sapur, des moustaches, un savre,

Et qui fûtes vlessé dans la poupe, en Calavre ?

Je te connais, vrigand !

595

GUILLAUMET

Brigand !

BERNAT

N'abance pas,
Si tu ne bus ici rencontrer le trépas.
Ne crois pas m'échapper ; il faut que je me benge
Du dégât que tu fis dans toute ma bendange.

600

(Il se lève et s'essuie la figure.)

GUILLAUMET *(à genoux)*

Hélas ! Mon cher Bernat, daignez me pardonner ;
Vous avez, je le sais, le droit de me blâmer.
Oui, mon très cher cousin, j'ai tort, je le confesse ;
Mais veuillez excuser un excès de jeunesse.

BERNAT

Qu'appelles-tu, cosin ? Apprends, bil effronté,
Qu'il n'est plus entre nous aucune parenté.
Monstre que je déteste, oses-tu vien encore
Me traiter de cosin quand ça me déshonore ?
Pux-tu t'imaginer, etcécravle vrigand,
Qu'un tel être que toi put sortir de mon sang ?
Non... l'enfer en courroux t'a bomi sur la terre,
Et tout annonce en toi qu'un démon est ton père.

605

610

GUILLAUMET

Ah ! Daignez, par pitié, calmer votre transport ;
Je suis un malheureux, je conviens que j'ai tort ;
L'excès de mes forfaits aujourd'hui m'épouvante ;
Mais ne me perdez pas près de votre parente :
Vous savez que l'hymen est près de nous unir.

615

(Il court vers le moulin.)

BERNAT

Crainte d'un tel malhur, je bole l'abertir.

SCÈNE VII

GUILLAUMET, BERNAT, RAMOUNET.

RAMOUNET *(arrêtant Bernât)*

Bonjour, mon cher Bernât ; où cours-tu de la sorte ?

BERNAT

Je ne bous connais pas, ou le diaple m'emporte.

620

RAMOUNET

Bernat, je m'aperçois, avec grand mal au coeur,
Que tu n'es qu'un ingrat envers ton bienfaiteur.
Tu ne me connais pas ? Comment, perds-tu la tête ?
C'est moi qui te tirai de ce lac de piquette
Où te précipita l'infâme Guillaumet.

625

GUILLAUMET *(à part)*

Encore un contre-temps.

BERNAT *(le serrant dans ses bras)*

Quoi ! c'est toi, Ramounet ?
Ah ! Daigne m'excuser ! Le truvle, la colère,
La furur... Le coquin me la payera, j'espère.

RAMOUNET

Quoi ! Tu penses toujours à ce mauvais sujet ! 630
Songe qu'il sera mort dans quelque état abject ;
Le ciel t'aura vengé d'un pareil misérable.
Ainsi ne pense plus à cet être implacable.
Ne songe plus au mal que te fit ce méchant ;
Ce monstre est au-dessous de ton ressentiment. 635

BERNAT

L'ouvrier, me dis-tu ? non ; apprend que le traître...

(À Ramounet.)

GUILLAUMET *(à Bernat)*

Bernat, vous me perdez en me faisant connaître.
Mon cher, pour le calmer, j'ose compter sur vous ;
Daignez, par vos conseils, apaiser son courroux.

BERNAT *(à part)*

Je ne sais où j'en suis. 640

RAMOUNET *(à Guillaumet)*

Le désespoir l'accable.
Victime d'un bourreau, Bernat est misérable.
Si vous étiez instruit d'où provient sa douleur,
Vous lui pardonneriez cette juste fureur.
Allons, mon cher Bernât, ton ami t'en supplie, 645
Ta santé, ton repos, demandent qu'on l'oublie.

BERNAT

Non, je bux me benger.

GUILLAUMET (*à part*)

Oh ! Le triste embarras !

BERNAT

Le monstre n'est pas loin, il n'échappéra pas.
Daignez me séconder, je bus le faire pendre.

650

RAMOUNET

Je ferai mes efforts pour qu'on puisse le prendre.
Mais es-tu bien certain qu'il habite ces lieux ?

BERNAT

Eh ! Ne le bois-tu pas ? Il est debant tes yeux.

RAMOUNET

Lui ! Se pourrait-il bien ?

GUILLAUMET (*à part*)

Ô fatale aventure !

655

BERNAT

Reconnais, dans ses traits, ce monstre de nature.

GUILLAUMET (*à Ramounet*)

Il s'abuse, il vous trompe, et son cruel état...

RAMOUNET

Non, je te reconnais, insigne scélérat ;
Je t'ai vu défiler avec tout le bagage,
Le jour que tu lui mis sa maison au pillage.

660

GUILLAUMET

Vous êtes dans l'erreur, et de pareils discours...

SCÈNE VIII

Bernat, Ramounet, Guillaumet, Madelon.

MADELON

Quel bruit faites-vous donc ?

GUILLAUMET

Venez à mon secours.
Ces deux hommes sont fous, et, dans l'extravagance,
Us me font supporter leur état de démente.
Votre aimable cousin, qui doit me respecter,
S'associe un passant afin de m'insulter ;
Il ose soutenir, avec ce bon apôtre,
Que je ne suis pas moi.

665

MADELON

Tiens ! En voilà d'un autre !

670

GUILLAUMET

Enfin, vous frémiriez des horreurs qu'ils m'ont dit.

BERNAT

Allons, bous allez boir que nous perdons l'esprit.

MADOLON

Comment donc, mon cousin, vous avez l'impudence
De traiter mon futur avec impertinence !

Je dois vous prévenir que cela me déplaît,
Et que d'agir ainsi vous avez très mal fait.

675

Ayez-vous des raisons pour parler de la sorte ?

Qu'il soit ce qu'il voudra, cela ne vous importe.

Et vous qui prétendez que ce n'est pas Martin,

Veillez bien, s'il vous plaît, passer votre chemin.

680

RAMOUNET

Je ne suis pas chez vous, je suis sur un passage.

GUILLAUMET

Voyez cet insolent !

MADOLON

Mon cher Martin, j'enrage.

BERNAT

Écoute, Madélon ; bux-tu me croire, à moi ?

Commence par chasser ce vrigand de chez toi.

685

GUILLAUMET

Enfin, vous l'entendez, cet homme m'assassine.

MADOLON

Mais qu'avez-vous, Bernât?

BERNAT

Je le sais, ma cosine.
En bain, pour me fléchir, tu boudrais t'entêter ;
Je ne pars pas d'ici sans le faire arrêter.

690

RAMOUNET

Oui, tu feras fort bien, le coquin le méritec;
11 doit être puni d'une telle inconduite.

MADOLON

Mais que vous a-t-il fait ?

GUILLAUMET (*à Madelon*)

Ils perdent la raison.

BERNAT

Tu ne le sais que trop, ma chère Madélon.
Pour toi tous mes malhurs ne sont pas des noubelles.
Tu sais qu'un scélérat m'en fit boir de cruelles.
Eh vien ! j'ai la dolur de le boir aujourd'hui
Débénir ton époux. Ce scélérat, c'est lui !
Lui que j'empêcherai de t'aboier pour compagne.

695

700

MADOLON

Mais, mon [p]auvre Bernât, vous battez la campagne.

GUILLAUMET

Je vous l'avais bien dit.

BERNAT

Demande à Ramounet.

RAMOUNET

Oui, je le soutiendrai, c'est bien là Guillaumet.

MADOLON

Vous êtes un menteur, un homme détestable.
Et vous, mon cher cousin, allez-vous-en au diable !

705

GUILLAUMET

Madelon, faisons bien, tenez, retirons-nous,
Et laissons à loisir raisonner ces deux fous.

SCÈNE IX

Bernat, Ramounet, Guillaumet, Madelon, Bertoumiou, Suzon.

BERTOUMIOU *(montrant le moulin)*

Tiens, nous sommes rendus.

MADOLON

Ah ! Bon, voici mon frère.

710

GUILLAUMET *(à part)*

Ouf ! Me voilà flambé : Suzon avec son père.

BERTOUMIOU

Bonjour, ma chère soeur ; comment va la santé ?

MADOLON

Fort bien, mon cher ; et toi, comment t'es-tu porté ?

(À Suzon.)

BERTOUMIOU

À merveille, toujours.
Embrasse donc ta tante.

715

MADOLON

Sais-tu, mon cher ami, que ta fille est charmante ?

(Elle va embrasser sa tante.)

SUZON

Ma tante, excusez-moi.

(Après s'être embrassées.)

MADOLON

Voyez-la donc, Martin.
Eh bien ! Qu'en dites-vous ?

(Elle reconnaît Guillaumet, va vers son père et lui tire le bras.)

SUZON

Mon père.

720

GUILLAUMET

Elle a l'oeil fin.

BERTOUMIOU

Tiens, te voilà, Bernat ?

GUILLAUMET *(à part)*

Contre moi tout conspire.

BERNAT

Et Ramounet aussi.

BERTOUMIOU *(à Suzon)*

Que le diable t'étire !

725

As-tu peur qu'on t'enlève ? Eh ! Laisse-moi jaser

Avec deux bons amis que je veux embrasser.

SUZON

Mais écoutez-moi donc, je suis toute tremblante.

BERTOUMIOU

Qui peut te faire peur ? D'où vient ton épouvante ?

SUZON *(lui montrant Guillaumet)*

Je le reconnais bien, c'est là mon prétendu.

730

MADELON

Quel est donc ce discours !

GUILLAUMET *(à part)*

Hay ! Hay ! Je suis perdu !

BERTOUMIOU

Ah ! Mon ami Bernat, prête-moi cette gaule !

BERNAT *(sans lui abandonner le bâton)*

Mais pourquoi faire donc ?

BERTOUMIOU

Pour assommer ce drôle.

735

BERNAT

Doucement, doucement ! De ton aimavle sur
Le drôle que tu bois est l'amant, le futur.

BERTOUMIOU

Quoi ! Ce mauvais sujet ?

SUZON

Cet enjôleur de filles ?

BERNAT

Oui, qui se fait un ju de truvler les familles.
C'est lui qui dès demain, parles nuds les plus doux,
De ta sur Madélon ba débénir l'époux.

740

BERTOUMIOU

Je prétends empocher un pareil mariage.
Comment, ma chère soeur, se peut-il qu'à ton âge
Tu te laisses duper par ce maudit coquin ?

745

MADELON

Je vois ce qu'il en est, vous conspirez en vain.
Oui, je vous vois venir ; vous parlez de la sorte
Pour avoir tout mon bien lorsque je serai morte ;
De me voir marier vous êtes tous jaloux ;
Mais vous pouvez partir, j'épouserai sans vous.

750

BERNAT

Je reconnais vien là la tête d'une femme.

BERTOUMIOU

Tu me fais un affront qui me déchire l'âme.
Mais n'importe, en dépit de ta fatale erreur,
Je veux te préserver d'un semblable malheur.
Je veux te faire voir ce que c'est que ce traître,
Et par un vrai récit t'apprendre à le connaître.
Sache que ce vaurien s'introduisit chez moi
Avec l'air empressé do chercher de l'emploi.
Sensible au faux détail qu'il fit de sa misère,
Je le pris avec moi pour labourer la terre.

755

760

Je m’aperçus bientôt que c’était un flandrin,
Un lâche, un paresseux, en un mot, un câlin ;
Mais je ne voulus pas, comme une âme inhumaine,
Le chasser de chez moi, le voyant dans la peine.
J’avais toujours l’espoir qu’il se corrigerait,
Et que peut-être un jour le gueux travaillerait.
Mais non ; il mangeait bien et ne voulait rien faire.

765

GUILLAUMET

Vous ne me nourrissiez que de pommes de terre.

(À Guillaumet.)

BERNAT

Il fallait, comme moi, courir au cavaret,
Et dans chaque repas lui servir un polet.
Il aime les mets fins, et, pour qu’il fit ripaille,
Tu débais, comme moi, détruire ta bolaille.
Plût à Diu le premier t’ût servi d’arsenic !

770

(À Madelon.)

BERTOUMIOU *(à Bernat)*

À l’égard des poulets, chez nous ça fait berni[que].
Enfin, pendant six mois, lui parlant de tendresse,
Il embabiola cette pauvre drôlesse.
Suzon m’en fit l’aveu. Sans me faire prier,
Je lui dis : Mon enfant, il faut te marier.
J’en parle à ce mandrin, qui fut content de l’offre.
Alors je pris l’argent que j’avais dans mon coffre,
Je partis pour Bordeaux ; mais, n’étant pas rusé,
Sans faire aucun achat je fus dévalisé.

775

780

Une belle de nuit, dont j'avais fait rencontre,
 Me souffla mes écus ; un autre prit ma montre ;
 Enfin, me ballottant comme un pauvre niais, 785
 Je servis de bouffon à tous les Bordelais.
 De retour au logis, je compte l'aventure :
 J'aperçois mon coquin qui change de figure ;
 Il a l'air de me plaindre, et, dans mon embarras,
 Me laisse, en défilant, ma Suzon sur les bras. 790

MADOLON

Comment ! Se pourrait-il ?

SUZON

Ah ! C'est bien vrai, ma tante.

GUILLAUMET

Il fallait envers moi n'être pas si méchante.

SUZON

Monstre ! Pourrais-tu bien me tenir ce discours !
 Ne te souvient-il plus du temps de nos amours ? 795
 Tu me disais sans cesse : Ah ! Que vous êtes bonne !
 Oui, j'aimerai toujours votre aimable personne.
 Alors, m'en rapportant à ce propos flatteur,
 À te faire du bien je mettais mon bonheur.
 Tu ne l'ignores pas, bien souvent de ma mère 800
 Tu me fis supporter la trop juste colère ;
 Rien ne me corrigeait ; bravant son carillon,
 J'aurais vendu pour toi mon dernier cotillon.
 Va, tu devrais rougir.

BERNAT

Il en est incapavle. 805
Il m'en a vien plus fait, le monstre avominavle !

BERTOUMIOU

Mais tu sauras aussi que ma femme en mourut
Le propre et même jour que le gueux disparut.
Ainsi, tu penses bien que ma peine est cruelle.

BERNAT

Pour ta femme, mon cher, c'est une vagatello. 810
Mais moi, c'est différent : cet insigne bolur
M'a pribé do mon vien, m'a rabi mon honnur.
Tu dois saboir sur moi l'histoire qu'on raconte,
Et comvien d'en parler jo débrais aboir honte.
Eh vien ! Tu bois en lui l'autur de mon tourment. 815

BERTOUMIOU

Quoi ! C'est le Guillaumet de qui l'on parle tant !

BERNAT

Oui, boilà le coquin ; mais j'en aurai bengeance,
Et je bux tôt ou tard le tancer d'importance.
Etcécravle gusard, je bux t'esterminer.

GUILLAUMET

Vous avez donc juré de ne pas pardonner ? 820
Ma chère Madelon, veuillez bien, je vous prie,
Parler en ma faveur pour calmer leur furie.

MADOLON

Moi ? Je n'en ferai rien, je vois qu'ils ont raison ;
Ainsi, dépêchez-vous, sortez de ma maison !
Comment, mauvais sujet, vous avez eu l'audace,
Après des traits pareils, de me parler en face !

825

(Il sort avec précipitation.)

GUILLAUMET

Arrêtez ! C'en est trop ! Je dois vous prévenir
Qu'à de pareils affronts je ne puis plus tenir.
C'est à moi d'avouer tous mes torts et mes crimes.
Oui, je vous ai rendus l'un et l'autre victimes.
Mon coeur dénaturé, dans ses égarements,
N'a jamais mis de frein à mes dérèglements.
J'ai toujours pratiqué la ruse et l'artifice,
Et n'ai jamais suivi que le sentier du vice ;
Dédaignant la vertu, méconnaissant l'honneur,
Je me suis avili par des excès d'horreur.
Je vous ai tous trompés, et, dans ma perfidie,
J'ai porté mes forfaits jusqu'à la barbarie.
Mon âme s'en émeut, et, rappelant mes torts,
Je me sens déchiré par de cruels remords.
J'éprouve en ce moment cette juste vengeance
Qui des hommes sans moeurs devient la récompense.
Puissent tous les pervers apprendre, en m'écoutant,
Qu'ils ont tous à subir un pareil châtement !
Quant à moi, c'en est fait, de mon pardon indigne,
Je n'attends point de vous cette faveur insigne ;
Mes crimes, mes forfaits m'en font la dure loi,
Oui, je vais vous venger d'un monstre toi que moi.

830

835

840

845

SCÈNE X

Hernat, Bertoumiou, Ramounet, Madelon, Suzon.

MADELON

Que va-t-il devenir ?

SUZON

Le pauvre misérable !

850

BERNAT

N'allez-bous pas le plaindre ? Eh ! Qu'il s'en aille au diable !
Je le berrais créber sans en aboir régret.

BERTOUMIOU

Oui, laissons le partir, c'est un mauvais sujet.
Eh bien ! Ma chère soeur, te voilà bien surprise ;
Nous t'avons empêché de faire, une sottise ;
Encore un peu plus tard, il possédait ton coeur.

855

MADELON

Je vois bien maintenant que j'étais dans l'erreur ;
Aussi, mes chers amis, je vous en remercie,
Et vous en saurai gré tout le temps de ma vie.

RAMOUNET

Ce que nous en disions ce n'était que pour vous,
Et vous avez eu tort de nous traiter de fous.

860

BERNAT

C'est brai, tu nous as dit quantité d'inbitimes
Qui très certainement n'étaient pas légitimes.

BERTOUMIOU

Eh ! Que vas-tu chercher ! Tiens, rentrons au moulin
Pour calmer notre humeur par quelques coups de vin.

865

MADOLON

Oui, mon frère a raison, allons nous mettre à fable,
Et tâchons d'oublier tous les torts d'un coupable.

BERNAT

Moi, je ne dis pas ça ; n'étant pas vien bengé,
De le poursuibre encor je me bois ovligè.
Le pardonner ainsi, c'est soutenir le bice ;
Donc que nous ferons vien d'instruire la justice.
Ainsi, mon cher cosin, nous irons à Vordeaux
Faire notre rapport dabant les trivunaux.

870

(Ils font mine de vouloir rentrer.)

BERTOUMIOU

Ah ! Mon Dieu ! Mon ami, que viens-tu de me dire !
Moi, que j'aïlle à Bordeaux ! Sans doute tu veux rire.
Non, non, j'ai trop promis de n'oublier jamais
Tous les traits que m'ont faits messieurs les Bordelais.
Allons, rentrons, crois-moi ; c'est en choquant le verre
Qu'on parvient aisément à calmer sa colère.

875

SCÈNE XI

Les précédents, Antoine, marchant a pas lents, les bras croisés.

BERTOUMIOU

Que nous veut ce garçon ? Il paraît fort chagrin.

880

ANTOINE

Je viens d'un scélérat vous annoncer la fin ;
Et ses derniers aveux m'ont assez fait comprendre
Qu'ici vous aviez tous intérêt à m'entendre.
Je ne l'ignore point, vous fûtes outragés,
Mais tranquillisez-vous, vous êtes tous vengés.
L'auteur de tous vos maux, après tant de scandale,
Vient de finir ses jours au milieu de la jalle.

885

MADELON

Se pourrait-il ?

SUZON

Hélas !

BERTOUMIOU

Voilà, mes chers enfants,
Voilà la triste fin réservée aux méchants.

890

BERNAT

Pour moi, je le sens bien, j'ai mon âme si vonne,
Que s'il est braiment mort, alors je le pardonne.

MADOLON

Antoine, en es-tu sûr ? Tu sais que quelquefois....

ANTOINE

Madelon, je l'ai vu tout comme je vous vois. 895
 Je venais de remplir cet ordre si sévère
 Que vous m'aviez prescrit : j'amenais le notaire.
 Tous deux dans le chemin, sans nous dire un seul mot,
 Nous marchions à grands pas pour arriver plus tôt.
 À peine nous sortions de cette grande plaine 900
 Qui depuis le château conduit à la garenne,
 Que nous vîmes de loin un homme sur le pont,
 S'occupant de la jalle à regarder le fond ;
 Les gestes qu'il faisait nous firent bientôt croire
 Que, s'il regardait l'eau, ce n'était pas pour boire. 905
 Il semblait éprouver quelque chagrin affreux,
 Et, dans son désespoir, s'arrachait les cheveux ;
 Il voulait se frapper ; poussé par la colère,
 Nous l'avons vu trois fois se rouler sur la terre ;
 On l'eût dit enragé ; faisant grincer les dents, 910
 Il semblait se débattre avec de gros serpents,
 Faisait de vains efforts, poussait des cris de rage ;
 L'écume qu'il rendait lui couvrait le visage.
 Son corps tout mutilé, ses habits tout bourbeux,
 Offraient à nos regards l'aspect le plus hideux. 915
 Dans ce cruel état tout à coup il se lève,
 Revient vers le torrent, il l'examine, il rêve ;
 Transporté de fureur, le dévore des yeux,
 Lève parfois sa tête et contemple les cieux ;
 Il semble les prier de le réduire en poudre ; 920
 Il appelle sur lui leur vengeance et leur foudre.
 Il n'est point écouté, ce n'est que dans les eaux

Qu'il pourra rencontrer le terme de ses maux ;
Il est prêt à franchir ce pas si redoutable,
Quand nous nous écrivons : Arrête, misérable ! 925
Nous courons promptement vers cet endroit fatal.
Que vois-je ! Juste ciel ! Mon odieux rival 1
À cette vue horrible, aussitôt je m'arrête.
Antoine, me dit-il, ta vengeance s'apprête ;
Je vais te délivrer d'un affreux scélérat, 930
À qui tu fis du bien et qui fut un ingrat.
De retour au moulin, tu verras mes victimes,
Qui te détailleront le tissu de mes crimes,
Ils sont tous inouïs, ils te feront frémir ;
Mais assure-les bien que j'ai su m'en punir. 935
À peine a-t-il fini de prêcher sa morale,
Qu'il s'élance aussitôt au milieu de la jalle ;
Je le vois disparaître, et l'eau, dans son courant,
Semble s'enorgueillir d'engloutir un méchant.

BERTOUMIOU

Il a donc terminé sa course vagabonde ! 940
Allons, n'y pensons plus, puisqu'il n'est plus du monde.

BERNAT

Moi, j'en ai fait mon duil, et je désire fort
Qu'au miliu des enfers il arribe à von port.

MADOLON

Pour moi, facilement de lui je me console.

SUZON

Moi, je ne pense pas que j'en deviendrai folle. 945

ANTOINE

Jo puis vous assurer que c'est avec plaisir
Que de chez les humains je l'ai vu déguerpir.

MADOLON

Mais, Antoine, il fallait amener le notaire.

ANTOINE

Le futur n'étant plus, que vouliez-vous en faire ?
Vous devez bien savoir que pour former ces noeuds
Il est toujours besoin que l'on se trouve deux.

950

MADOLON

Sachant que tu m'aimais, je m'étais décidée
À t'accorder ma main.

ANTOINE

Ce n'est plus mon idée.
Qui, moi, vous épouser ! J'en eus l'intention,
Mais depuis mon départ j'ai fait réflexion ;
D'autant plus on peut bien, quand on est à mon âge,
Différer quelque temps de se mettre en ménage.
D'ailleurs, je ne veux point me chercher d'embarras.

955

BERNAT *(le tirant de côté)*

Écoute, mon ami, crois-moi, n'épouse pas,
Pourquoi tu pourrais bien entrer dans la frairie.

960

BERTOUMIOU

Mais, mon ami Bernat, quelle est donc ta manie ?
Crois-tu tout bonnement que l'on va t'écouter ?
L'hymen est un fardeau qu'on se plaît à porter.

BERNAT

Je boudrais empêcher de faire une bitime.

965

BERTOUMIOU

Ta manière de voir n'est pas bien légitime.

BERNAT

Je le sais pardi, vien, c'est d'où bien la raison
Qui fait que je m'en prends pour ce praube garçon.

MADELON

Enfin, mon cher cousin, vous n'êtes pas aimable ;
Antoine aurait bien pu devenir plus traitable ;
Mais vous l'en dégoûtez, vos discours lui font peur,
Et par ce moyen-là vous m'enlevez son coeur.

970

ANTOINE

Madelon, les amants ont tous la tête dure :
Malgré votre cousin, je ne suis point parjure ;
Je vous aime toujours, et ne puis être heureux
Que lorsqu'il vous plaira satisfaire mes vœux.

975

MADELON *(avec embarras)*

Antoine, tu sais bien...

BERTOUMIOU

Que de cérémonie !

Allons, mes chers enfants, c'est moi qui vous marie.

ANTOINE

Ma chère Madelon, ai-je bien votre coeur ?

980

MADOLON

À t'avoir pour époux je mets tout mon bonheur.

ANTOINE

- Ah ! Que je suis heureux !

MADOLON

Moi, je ne suis plus triste.

BERNAT *(à part)*

Encore un candidat à mettre sur la liste !

BERTOUMIOU

Prends bien garde surtout d'avoir soin du moulin.

985

ANTOINE

Pour ça, je vous réponds de le mener bon train.

BERTOUMIOU

Ma chère Madelon, rappelle-toi sans cesse

Que c'est à son époux que l'on doit sa tendresse,

Et qu'un vil séducteur est un cruel poison
Qu'on doit, pour être heureux, chasser de sa maison.

990